

air, dans les promenades de Fismes (Marne). Debout à l'autel, notre confrère adresse la parole aux soldats.

LA CORDE RÉVÉLATRICE

BIEN souvent les convois de grands blessés venant du front s'arrêtent en gare, à Paris, avant d'être dirigés sur une voie quelconque.

On peut ainsi en cours de route procurer quelques soulagements à ces braves soldats ; et c'est pourquoi des infirmières et des majors sont en faction dans les gares.

Une infirmière-major, Mlle R..., avait été invitée par l'autorité militaire à rendre ses services à un convoi de 150 blessés passant en gare de l'Est le 8 octobre. Elle était accompagnée de quelques infirmiers.

Sur le quai de la gare, les blessés sont étendus en file sur de la paille, et ce spectacle est singulièrement émouvant.

Une voix s'élève tout-à-coup parmi ces souffrants : "Un prêtre !" C'était un blessé réclamant ce suprême secours.

L'infirmière-major cherche vainement du regard et exprime son regret au pauvre malade : "Mon pauvre ami, il n'y a pas de prêtre ici... je n'en vois pas !"

Mais une autre voix s'élève non loin d'elle, d'une couche voisine : "Madame, je suis prêtre, conduisez-moi vers ce blessé ! — Mais vous êtes trop malade vous-même ! répond Mlle R..."

— Vous ne savez pas ce que c'est qu'une âme !" dit alors le prêtre, et d'une voix de commandement : "Qu'on me conduise vers ce malade !"

Ainsi fut fait. On le porta : il avait les reins brisés et il lui était impossible de se soutenir. Les deux blessés, mis côte à côte, échangèrent quelques paroles ; puis le prêtre réclama le secours de la major : "Soutenez mon bras, dit-il, et faites-moi faire le signe de la croix..."

Et quand cela fut fait, et le pardon descendu, l'infirmière